

E R E A
E S

DÉJÀ PARU

Wisielec, *Hardcore ou la Tribulation*

Jérôme Delclos, *Vingt Leçons de philosophie par le meurtre*

Jacques Barbaut, *Alice à Zanzibar. 238 limericks suivis de leurs règles,
d'une postface et d'un index*

Laurent Thinès, *La Vierge au Loup. Récit d'un psychopathe*

Jérôme Delclos, *Cendrillon en Pologne*

Laurent Robert, *Sonnets de la révolte ordinaire*

Alexis Legayet, *Bienvenue au paradis*

Marie-Hélène Moreau, *Quartier des Innocents*

Olivier Massé, *La Chienne*

Christophe Esnault, *Lettre au recours chimique*

Xavier Serrano, *The Dead Letter Society. La bibliothèque imaginaire
de Roland Bartleby*

Guillaume Decourt, *À 80 km de Monterey*

Alexis Legayet, *Délivrez-nous du mâle*

Muriel de Rengervé, *Nos paradis perdus*

Frédéric Bécourt, *Attrition*

LE TANGO DES OMBRES

JEAN-FRANÇOIS SEIGNOL

LE
TANGO
DES
OMBRES

NOUVELLES



Æthalidès

©Æthalidès, 2022
ISBN: 978-2-491517-14-4
ISSN : 2556-014X
www.aethalides.com

PRÉFACE

Dans ce recueil, Jean-François Seignol propose cinq textes de science-fiction qui *tournent*, le mot est bienvenu, autour du tango. Le tango en tant que danse, mais aussi en tant qu'ambiance, rituel et surtout, à force de chaleur humaine, de fraternité et de sensualité, en tant que puissance de transgression. L'auteur nous propose d'assister au mariage des boulons et des talons aiguilles. Alors entrons à sa suite dans la salle de bal.

Disons-le dès le vestiaire : nous voilà en présence de bonne science-fiction bien structurée, de la science-fiction qui dit son nom dès les premières phrases. « La ville portait un autre nom autrefois, à une époque où le vent n'était pas toxique. » Jean-François Seignol nous prend d'autorité par le bras pour nous emmener sous des cieux science-fictionnels, et la promenade ne promet pas d'être paisible. Nous sommes assurés de croiser tous les grands personnages du genre, à commencer par la GMM, la Grande Méchante Machine descendant en droite ligne de Hal, l'ordinateur fou de *2001, l'Odyssée de l'espace*, j'ai nommé Madame Recoleta (du nom d'un célèbre cimetière argentin). Entre ces ombres tutélaires, Jean-François Seignol campe des personnages bien nets, car il a l'art de camper. Il maîtrise l'exercice

délicat de l'effet de réel. Quand Octavio triture « la cravate fripée qui tire-bouchonnait sur sa chemise », on devine les nuits trop courtes, le travail harassant ou dénué de sens, les joues mal rasées ; on devine même l'odeur d'Octavio. Bien typés aussi, l'inspecteur glacial, le chercheur enthousiaste, la danseuse pleine de grâce et de mystère, et surtout ces décors froids et venteux, misérables, qui portent encore la trace des splendeurs passées : « ananas, mangues, papayes ». Ce qui revient à faire saisir, en trois mots, combien la nature est réduite à un lancinant regret. De la même façon, chaque acteur est silhouetté, en peu de phrases, aussi net qu'un portrait. Je ne résiste pas au plaisir de vous montrer celui de cet homme qui « restait souvent appuyé contre l'une des colonnes qui supportaient la galerie, une jambe croisée devant l'autre, les mains enfoncées dans les poches de son costume rayé, le chapeau incliné sur le côté jetant une ombre sur son visage étroit, comme une balafre en diagonale ». Ne se croirait-on pas dans Chandler, ou dans Ellroy ? Je ne cite pas ces auteurs par hasard : il y a, dans la science-fiction de Jean-François Seignol, beaucoup des ombres et des lenteurs des meilleurs polars. Peut-être est-ce dû au phrasé qui est posé, mais aussi rythmé, sec et sans déchet et, pour tout dire, implacable. Il faut un travail d'orfèvre pour en arriver à une telle simplicité.

Nous avançons donc dans un recueil d'anticipation sur fond de catastrophe environnementale, la forme littéraire du militantisme écologique. Mais ce n'est qu'un des deux aspects du recueil. L'autre, c'est le tango ; le tango comme forme de résistance à l'oppression. Sous

cette égide fluide, les textes se remplissent de sensualité et d'amour. Pour célébrer la danse, la phrase s'assouplit et s'enroule, sinuant autour de « ceux qui semblaient plongés dans un univers intérieur, coupés du monde, retirés dans l'enclos de leur enlacement, comme si l'univers tout entier se résumait à leur seul partenaire ». Jean-François Seignol sait faire partager l'amour de cette danse, présentée comme un monde en soi dont les plis s'entrouvriraient sur des visions d'autres mondes, plus suaves, plus humains, et empreints d'une exquise nostalgie.

Le mélange des deux thèmes, un avenir à bout de souffle où sévit encore et toujours l'éternelle agressivité des rapports humains et la grâce du tango, au seuil duquel les couteaux s'émoussent et retournent au fourreau, est un mélange plus qu'étonnant : il est détonant. Il apporte enfin à la science-fiction, souvent braquée sur la technologie et la politique, une dimension affective, esthétique, musicale et érotique qui manquait. Et c'est ce qui fait de ce recueil une œuvre indispensable.

Hors toute catégorie littéraire, j'affirme que mettre la musique en mots est une gageure que Jean-François Seignol remporte haut la main. Alors entrez dans la danse, et laissez-vous porter.

Catherine Dufour
auteure de science-fiction,
fantasy et fantastique

À Marielle, ma *tanguera*

LE TANGO
DES OMBRES

I.

Pour parvenir jusqu'au quartier Villa Urquiza, Emilio avait dû montrer sa carte professionnelle à plusieurs reprises. Les agents du service de la Rectitude urbaine, en faction aux principaux carrefours, étaient intrigués par la malette fixée à l'arrière de son vélo. En particulier, la serrure avec son verrou électromécanique à code. Chaque fois, son ordre de mission spécial du C-Sub lui avait permis de passer.

Retardé par tous ces contrôles, le jeune homme avait pédalé avec plus d'entrain dans les rues quasi désertes de Ciudad. La ville portait un autre nom autrefois, à une époque où le vent n'était pas toxique et où le port ne s'ouvrait pas sur une lagune malodorante. Mais il n'avait pas connu ce temps-là.

Il arriva enfin à son rendez-vous. Octavio l'attendait, dissimulé dans l'ombre d'un bâtiment désaffecté, un maté à la main. Après les présentations, il proposa la boisson à Emilio. Il n'aurait pas été poli de refuser. Emilio aspira quelques gorgées avec la paille métallique. L'infusion était tiède et avait un goût de poussière.

Il prit dans sa poche le petit carnet sur lequel il avait noté les codes du jour, déverrouilla la malette et en sortit une grosse paire de lunettes reliée à une batterie.

Il fixa l'appareil sur ses yeux, tourna une molette de réglage et scruta le trottoir d'en face.

« Vous voyez quelque chose, inspecteur ? » demanda enfin Octavio en triturant la cravate fripée qui tire-bouchonnait sur sa chemise. Emilio ne répondit rien.

Dans la lumière verte de ses oculaires, il examinait les passants qui s'engageaient dans la rue : des couples, des petits groupes d'hommes ou de femmes, enveloppés dans de grands manteaux pour se protéger du vent froid, arrivaient par les deux côtés en rasant l'interminable mur décrépi. Percé de rares fenêtres qu'occultaient des planches de bois, celui-ci portait des lettres peintes en noir, à demi effacées, qui le désignaient comme une ancienne conserverie de fruits : ananas, mangues, papayes... Tout cela n'existait plus. Un seul étage s'élevait sur plus de six mètres jusqu'à la naissance du toit. L'entrée se faisait par une porte percée au centre du grand portail à la peinture fanée.

Le policier releva les lunettes sur son front. Les caoutchoucs avaient laissé deux marques rondes autour de ses yeux. Il se retourna et attrapa un classeur dans la malette. Il tourna les pages avec hâte puis s'arrêta sur l'un des feuillets. Une photographie en noir et blanc accompagnée d'informations dactylographiées. En tête de page, la mention « Confidentiel » était flanquée du tampon du service de Contre-Subversion de la police du Conseil.

Son voisin coula un regard en biais vers la fiche, mais le policier referma le classeur avec un bruit sec.

« Allons, Octavio, vous savez bien que vous n'avez pas accès à ce genre d'information.

— Je ne regardais pas, inspecteur. Je n'ai rien lu, je vous assure. Je voulais juste mémoriser sa photo. Des fois que je le verrais dans ma boutique... »

Il tourna la tête et aspira un peu de maté. Son visage lunaire affichait l'expression de la plus parfaite innocence.

« Vous voyez passer beaucoup de monde, non ? lui demanda Emilio.

— Vous savez ce que c'est, inspecteur. Un pressing, c'est un peu le lieu de passage obligé. Pour ces gens-là...

— Ah bon ? »

Octavio eut un geste vague vers le bâtiment.

« Pour participer à leur... "milonga", comme ils disent, il leur faut toujours être tiré à quatre épingles : costume impeccable, gilet bien repassé, gomina dans les cheveux. Il y en a même qui se changent dans le magasin. Je leur tends la chemise et hop ! pas le temps de dire ouf qu'ils l'ont déjà enfilée.

— J'ai lu votre rapport.

— Moi, toute cette affaire, ça m'a paru louche. Je ne me plains pas d'avoir davantage de clients, notez bien. Mais bon, je fais partie du réseau des citoyens-informateurs, ça crée des obligations. J'ai rédigé une note pour mon officier traitant. Si ça peut contribuer à envoyer l'un de ces terroristes devant le peloton d'exécution, je n'aurais pas perdu mon temps.

— On n'en est pas encore là, répondit le policier. Pour l'instant, selon ce que je sais, ce ne sont que des gens qui dansent.

— Vous êtes encore jeune, inspecteur. Si vous me permettez. Vous ne savez pas à quel point ils peuvent

être sournois. Mais vous verrez... avec cette engeance, il ne faut avoir aucune pitié. Ne prendre aucun risque. Les envoyer à Caggiano, leur coller les électrodes là où il faut, et leur faire avouer leurs crimes. »

Il n'écoutait plus la diatribe de l'informateur. Il avait remis ses lunettes et scrutait la rue.

« Vous avez repéré quelqu'un, inspecteur? Un terroriste?

— Je ne sais pas. Je n'ai pas eu le temps de bien le voir. »

Il rangea ses lunettes dans un étui en cuir.

« Bon, dit-il. Je crois que nous n'apprendrons rien de plus en restant ici. Il va nous falloir entrer.

— Vous voulez dire... à l'intérieur?

— Oui. C'est ouvert à tout le monde, n'est-ce pas?

— C'est ce que racontent mes clients. Je n'ai pas vérifié.

— Eh bien moi, si. Cette "Milonga de la Noche" est dûment enregistrée au ministère de la Culture et des Traditions. C'est une association qui organise des bals. Nous dirons que nous sommes venus pour danser.

— Nous? Mais... ne préférez-vous pas que je vous attende ici? Pour garder votre vélo.

— Il se gardera très bien tout seul. Et puis, vous ne risquez rien. Nous ne faisons que jeter un coup d'œil, et nous repartons.

— Comme vous voulez, inspecteur, répondit Octavio de mauvaise grâce.

— Une dernière chose : quand nous serons à l'intérieur, cessez de m'appeler "inspecteur".

— Comment dois-je vous appeler?

— Emilio.

— Emilio? C'est votre vrai prénom?

— Bien sûr. »

En boutonnant son manteau, Emilio vérifia la présence discrète de son arme de service. Octavio posa avec soin sa calebasse à maté sur le porte-bagage du vélo. Les deux hommes traversèrent la rue, courbés en avant pour se protéger du vent froid qui soulevait la poussière. Emilio, qui dépassait son compagnon de plus d'une tête, marchait à longues enjambées. Octavio trottinait pour se maintenir à son niveau.

« Vous croyez qu'il y sera? demanda l'indicateur.

— Qui?

— El Mapuche. »

Emilio laissa échapper un petit ricanement.

« El Mapuche n'existe pas, Octavio. Ce ne sont que des racontars.

— Ah bon? On dit que les terroristes ont un nouveau chef. Venu de très loin. Bizarre mais génial. Un chaman. Un fou qui ne pense pas comme nous, qui a une logique totalement imprévisible.

— C'est n'importe quoi! Vous ne devriez pas propager de telles sottises. Relayer de fausses rumeurs est un délit.

— Vous n'allez pas me dénoncer, inspecteur?

— Pas "inspecteur". "Emilio". »

La « Milonga de la Noche » était annoncée par une affiche collée sur la porte métallique. Un imprimé portait le numéro d'autorisation du ministère de la Culture et des Traditions.

Dans la matinée, Emilio avait vérifié l'authenticité de ce visa. Le bureau de l'Accès aux données du C-Sub lui avait accordé deux heures. Le terminal, une imposante machine protégée par une carapace gris-vert, avait craché un ruban de papier dans un cliquetis métallique de relais et d'interrupteurs automatiques. La Milonga de la Noche existait depuis cinq ans. Une note du service de Lutte contre l'avant-gardisme précisait l'objet de cette association : remettre au goût du jour la pratique d'une danse ancienne, le tango, à travers des bals accompagnés par un orchestre jouant sur des instruments d'époque. Elle se conformait bien à la politique de préservation culturelle mise en place par le Conseil.

Emilio s'était ensuite connecté à Recuerdo. L'immense base de données à accès limité regroupait les informations sur l'époque d'avant le Demi-Hiver, quand l'Homme avait conduit la planète au bord de l'anéantissement écologique. L'entrée « tango » bénéficiait d'un bref article : une danse à deux, apparue à la fin du dix-neuvième siècle, qui se pratiquait à l'occasion de grands bals populaires appelés « milonga ». La musique, exécutée au moyen d'instruments comme le violon, le

piano ou le bandonéon, suivait des rythmes à quatre temps. Certains tangos étaient chantés, mais les paroles, évoquant le plus souvent la nostalgie du pays ou bien des amours malheureuses, ne pouvaient pas être taxées de subversives.

Il existait un article plus long relatif à l'histoire et aux techniques de cette danse, mais son niveau de confidentialité se situait au-delà de l'habilitation d'Emilio. Il avait sollicité l'accès à cette partie verrouillée de *Recuerdo*. Comme c'était la première fois de sa carrière qu'il faisait une telle demande, renseigner le formulaire ad hoc lui avait pris le reste de sa journée.

Du battant entrouvert s'échappait la plainte d'un violon. Il poussa la porte métallique. Octavio jeta un regard désespéré par-dessus son épaule, comme s'il craignait de ne jamais plus revoir cette rue morne des faubourgs de Ciudad.

Ils se retrouvèrent tous deux dans une petite pièce aux parois recouvertes de velours défraîchi. Au fond, un rideau dissimulait à moitié un passage sombre d'où venait la musique. Une femme âgée, assise derrière une table de mauvais bois, les accueillit avec un sourire bienveillant. Ils s'acquittèrent du droit d'entrée, une somme modeste, puis elle leur demanda s'ils étaient ensemble. Emilio acquiesça. Elle pressa un bouton de cuivre posé sur la table et le rideau s'écarta sur un homme ventripotent, aussi âgé qu'elle. Il rajusta le gilet qui se tendait sur sa bedaine et les invita à le suivre.

Le court passage déboucha sur un espace bas de plafond encombré de petites tables que recouvraient des nappes en tissu. Des lampes coiffées d'abat-jour bancals

distillaient un peu de lumière. À peine éclairaient-elles le visage des couples ou des femmes seules assis sur des chaises. Au-delà des guéridons, une rangée d'hommes debout, le dos tourné, bordait une zone beaucoup plus lumineuse.

« C'est la première fois que vous venez ici ? demanda le gros homme. Je vais vous placer en bord de piste, ce sera plus facile pour vous. Suivez-moi. »

Il se faufila entre les gens avec une dextérité qui contredisait son embonpoint.

Emilio et Octavio le suivirent avec davantage de difficulté. L'inspecteur en profita pour jeter de furtifs coups d'œil aux personnes assises autour de lui. Des gens ordinaires, de tous âges, de toutes conditions, mais pour l'essentiel vêtus avec élégance : costume trois-pièces, œillet à la boutonnière, chapeau et cravate pour les hommes, robe longue pour les femmes. Celles qui croisaient les jambes sur le côté de leur table laissaient voir des escarpins aux talons effilés.

Le grand espace rectangulaire occupait toute la surface du bâtiment. Encadré par une mezzanine sous laquelle étaient disposées les tables et les chaises, il était dépourvu de plafond. Des ampoules nues pendaient depuis les fermes métalliques soutenant le toit. Elles jetaient une lumière jaune vif qui contrastait avec la pénombre régnant sur les bords. Des couples enlacés se mouvaient sur la piste de danse qui débutait au ras des alignements de guéridons.

Le vieil homme les mena le long d'un grand côté. Il leur indiqua une table et deux chaises vides. Emilio s'installa sur la première et fit un signe de tête à Octavio,

qui hésitait à côté de lui, tortillant sa cravate avec nervosité. L'indicateur s'assit sur l'autre siège et le placier retourna vers l'entrée de la salle.

Affectant une expression blasée, Emilio observa la piste de danse. Les danseurs tournaient tous dans le même sens sur la périphérie du parquet, progressant suivant le rythme marqué par le piano et la contrebasse. Les hommes marchaient, tenant serrée contre eux leur cavalière qui allait à reculons, les yeux clos, la tête appuyée contre celle du guideur. Lorsque l'orchestre déroulait une longue phrase mélodique, la marche s'interrompait et les femmes se mettaient à tourner autour de leur cavalier, embellissant leur danse de ronds-de-jambe qui mettaient en valeur leurs robes fendues et leurs escarpins vernis.

Les couples évoluaient autour d'une estrade sur laquelle jouait l'orchestre : deux bandonéonistes et un violoniste assis au milieu, flanqués du piano sur leur gauche et, sur leur droite, d'un musicien chétif que sa contrebasse rapetissait encore. Tous étaient des hommes âgés, vêtus de costumes noirs élimés, d'une coupe qu'on ne voyait plus que dans les archives du temps d'avant le Demi-Hiver. Devant eux se tenait le chanteur, plus vieux encore, qui flottait dans un trois-pièces sombre à fines rayures blanches. Enlaçant un micro sur pied, il chantait d'une voix chevrotante des amours déçues, des femmes infidèles, des baisers inoubliables, le vent sur la pampa, des hommes fiers prompts à dégainer leur couteau pour une parole ou un regard...

Levant les yeux, Emilio examina la mezzanine. La galerie courait le long du mur, à quatre mètres environ

au-dessus de la piste, reposant sur des colonnettes en métal à la peinture écaillée. Un garde-corps tout simple la ceignait. Penchées par-dessus, quelques personnes observaient la piste de danse et griffonnaient de temps à autre dans un carnet.

Une silhouette attira particulièrement l'attention d'Emilio. C'était un sexagénaire au nez busqué. La lumière des ampoules se reflétait sur le sommet de son crâne dégarni qu'entourait une masse indisciplinée de boucles argentées. Il se tenait de travers, mi-debout, mi-accroupi, un bras crocheté par-dessus la balustrade comme un naufragé agrippé à un débris de son navire juste avant de se noyer. Quand il se mit en mouvement, il saisit une sorte de tabouret en métal et, prenant appui dessus, il fit un pas en biais, sans déplier les genoux, puis déplaça son déambulateur et recommença. Emilio le suivit des yeux jusqu'à ce que l'ombre l'engloutisse.

Sur un dernier accord joué à l'unisson, la musique s'arrêta et, d'une voix tremblante, le chanteur cria dans son micro : *¡Cambio!* À ce mot, les couples se séparèrent, certains avec un hochement de tête, d'autres en échangeant des paroles de politesse. S'ensuivirent quelques secondes de chaos sur la piste : des femmes retournaient s'asseoir sous la mezzanine et d'autres se levaient alors que des danseurs venaient les chercher ; certains hommes invitaient la première qui passait à leur portée, tandis que d'autres traversaient la piste pour enlacer celle qu'ils avaient repérée. Puis le contrebassiste frappa quatre coups d'archet contre la caisse de son instrument et, comme par miracle, tous les couples étaient en place lorsque l'orchestre attaqua le morceau suivant.